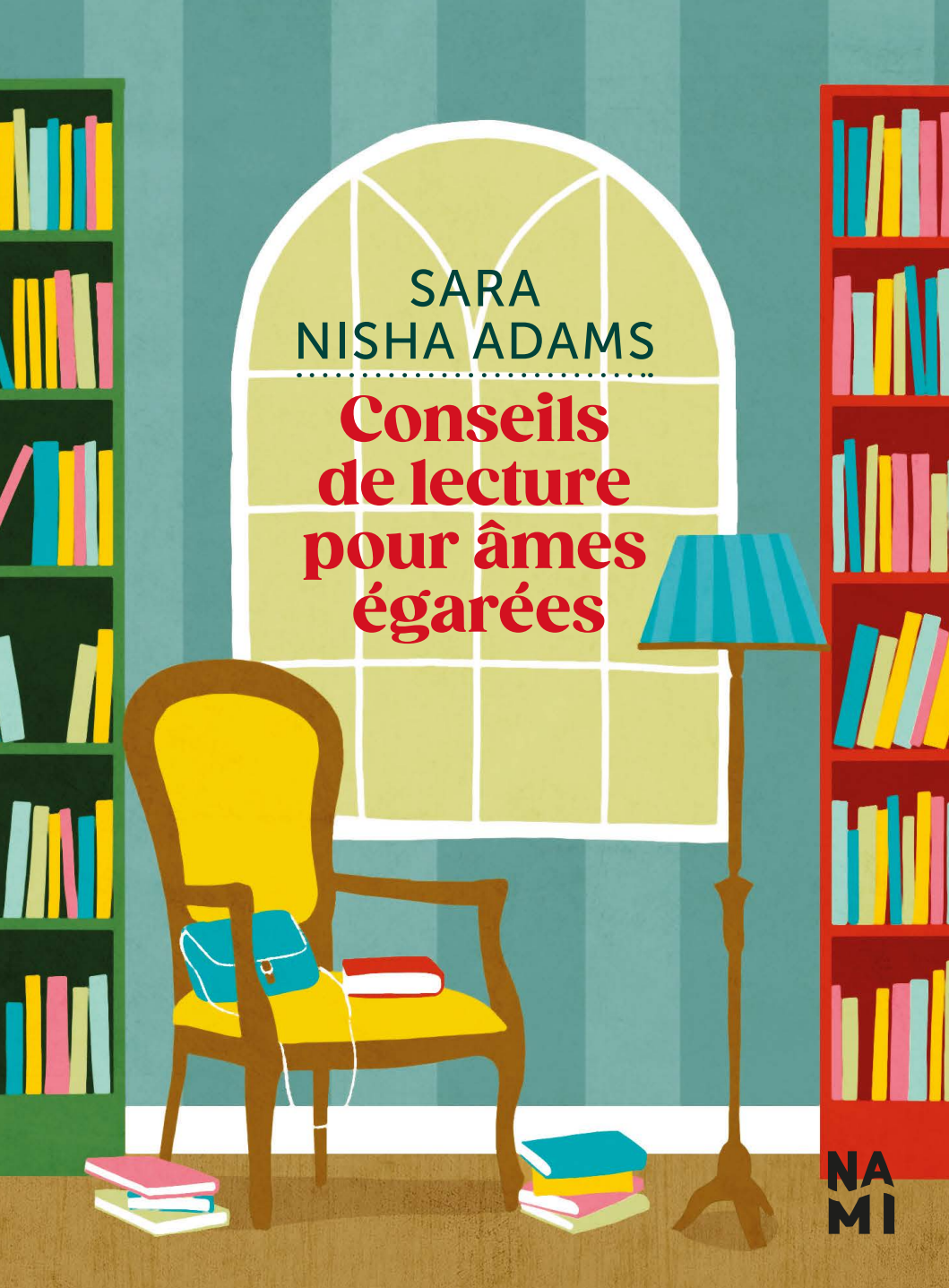


The book cover features a stylized illustration of a reading nook. A large, arched window with a white frame and multiple panes is the central focus, set against a background of vertical stripes in shades of teal and blue. To the left of the window is a tall, dark green bookshelf filled with books of various colors. To the right is a tall, red bookshelf, also filled with books. In the foreground, a yellow armchair with a brown wooden frame sits on a brown wooden floor. A small blue bag and a red book are resting on the chair's seat. To the right of the chair is a tall, thin brown floor lamp with a blue and white striped lampshade. In front of the chair, there are two stacks of books: one with a pink top book and another with a blue top book. The overall style is modern and colorful.

SARA
NISHA ADAMS

**Conseils
de lecture
pour âmes
égarées**

NA
MI

Orgueil et Préjugés, Rebecca, L'Histoire de Pi...

La mystérieuse liste qui s'échappe d'un livre de la bibliothèque où Aleisha travaille pour l'été éveille sa curiosité. Si ces titres ne lui sont pas inconnus, elle n'en a lu aucun. Entre un père complètement absent et une mère en dépression, difficile de trouver le temps de lire pour son propre plaisir. Mais les journées sont longues à la bibliothèque municipale où presque personne n'entre. Alors, pour tromper son ennui, elle parcourt les premières pages de ces romans et découvre un monde qu'elle ne soupçonnait pas : elle apprend à être honnête avec elle-même en compagnie d'Elizabeth Bennet et renoue avec la résilience grâce à Pi.

Et quand un vieux monsieur, perdu entre les étagères remplies de livres, vient lui demander conseil, Aleisha trouve dans cette âme égarée un ami avec qui échanger sur ses lectures, et surmonter ses peurs et ses peines. Car il n'est jamais trop tard pour commencer à lire, à aimer et à rêver.

Hommage aux classiques de la littérature anglo-saxonne, un roman tendre et lumineux qui célèbre le pouvoir fédérateur de la littérature.

.....

Autrice et éditrice, Sara Nisha Adams a passé la majorité de son enfance à Wembley, dans la banlieue de Londres. Son premier roman, *Conseils de lecture pour âmes égarées*, est un best-seller international déjà traduit en 12 langues.

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

ISBN : 978-2-493816-23-8



9 782493 816238

20,90 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Constance Clavel

Illustration : © Riccardo Gola/PEPE nymi



NA
MI



Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

CONSEILS DE LECTURE POUR ÂMES ÉGARÉES

Titre original : *The Reading List*
Copyright © Sara Nisha Adams, 2021
Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

Pour la traduction française :
© Nami, une marque des éditions Leduc, 2023
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-23-8
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sara Nisha Adams

CONSEILS DE LECTURE POUR ÂMES ÉGARÉES

Roman

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc



*En souvenir de Granny, Grandad, Ba et Dada,
Pour Maman et Papa,
Avec tout mon amour.*

PROLOGUE

La liste de lecture

2017

LA PORTE EST NEUVE, une porte automatique. Ce n'était pas la même lors de la dernière visite d'Aidan. La première chose qu'il remarque est le nombre réduit des rangées de livres. Quand il était plus jeune, plus *petit*, les rayonnages lui semblaient interminables, chargés d'ouvrages de tous formats. Même adolescent, lorsqu'il y travaillait pendant les vacances d'été, cette bibliothèque était pour lui un refuge. Il ne l'aurait jamais avoué à ses amis, mais il aimait se perdre parmi les montagnes d'ouvrages de référence. Peut-être n'est-ce que la nostalgie d'un monde merveilleux qui n'a jamais existé. À présent, il a vingt-deux ans et n'est plus un enfant. Il est de retour, en quête d'un endroit où se cacher du reste de l'univers, de ses amis, de sa famille.

La bibliothécaire lève les yeux au moment où il franchit le seuil et lui sourit. Aidan est accueilli par le silence. Dans ses

souvenirs, le silence total ne règne jamais dans la bibliothèque. Il y a toujours un bruit de fond, des pas furtifs, des murmures d'enfants à leur maman, des pages qui se tournent, des chaises que l'on déplace, des mouvements, des quintes de toux, des reniflements... Ce jour-là, Aidan n'entend presque rien. Quelqu'un tape un texto sur son téléphone. La bibliothécaire s'affaire sur son vieux clavier. C'est tout. Dernièrement, des affiches appelant à la sauvegarde des bibliothèques du quartier londonien de Brent sont apparues sur les panneaux municipaux, au supermarché, à la salle de sport et même aux abords de la station de métro. Elles annoncent diverses animations, une vente de gâteaux, un club de tricot, des manifestations. Aidan n'aurait jamais cru que la bibliothèque de Harrow Road puisse être en péril, car elle est populaire et appréciée. Son cœur se serre... et si cette bibliothèque était la prochaine à fermer ?

Il s'approche des rayonnages consacrés à la fiction, notamment la littérature policière, et effleure le dos des volumes avant de s'arrêter sur *Marée noire*, d'Attica Locke. Il l'a lu il y a des années, peut-être même relu. À mesure qu'il le feuillette en quête d'évasion, les souvenirs resurgissent... Il revoit le Houston de l'autrice, une ville animée, vibrante et sombre, pleine de contradictions, de contrastes. Aujourd'hui, Aidan a besoin de cette familiarité, il a besoin de revenir vers un monde de peurs et de méandres, certes, mais un monde où il sait comment l'histoire se termine.

Il a besoin de savoir comment *quelque chose* se termine.

La table à laquelle il s'installait quand il était petit a disparu. La disposition des meubles a changé. Après tout, les choses ne vont pas rester figées pour lui faire plaisir, ni ici ni dans sa vie. Encore un mauvais été. Englouti par le récit, il suit les phrases de son index pour recréer ce sentiment d'ancrage, n'être plus

qu'un corps lisant des mots en laissant son esprit vagabonder. Le roman prend le contrôle de son esprit et l'entraîne au loin. Ses propres pensées et ses soucis se mettent à bourdonner à l'arrière de sa tête et finissent par n'être qu'un bruit blanc.

Quand il était plus jeune, sa mère l'amenait ici avec sa petite sœur Aleisha, qui préférait jouer. Elle était si dissipée que Leilah devait la faire sortir. Si Aidan n'avait jamais plus de quelques minutes de solitude, cette pause l'apaisait, l'empêchait de se disperser, elle l'aidait à respirer, à s'échapper... ce dont il avait le plus besoin.

Lorsqu'un claquement se fait entendre à côté de lui, il garde les yeux rivés sur sa page. Pour l'heure, il refuse de laisser quoi que ce soit rompre le charme de ce moment. Du coin de l'œil, il aperçoit une haute pile de livres. Une barricade.

À la place voisine de la sienne, il perçoit le crissement d'une chaise que l'on traîne, le bruissement d'un papier que l'on sort d'un sac, de reçus que l'on froisse : une fiche, le verso d'une grille de mots croisés, tout cela forme un amas blanc.

Il s'efforce de respirer calmement tandis que la personne assise à côté de lui marmonne. Est-ce une chanson, un air ou une plainte gutturale ? Dans son champ de vision, Aidan repère un stylo figé au-dessus d'un bout de papier, puis il entend la pointe gratter la surface.

Il se concentre sur sa lecture, il assimile chaque mot pour chasser le sentiment qu'il a éprouvé la dernière fois qu'il a lu ces mots dans cet ordre-là.

Pendant plusieurs minutes, son esprit vagabonde entre son livre, la bibliothèque et la grande route de Wembley. Comment va sa mère ? Aleisha a-t-elle remarqué son absence ? Il force son esprit à revenir vers la personne assise à côté de lui, qui griffonne furieusement.

Et soudain, cette personne se lève d'un bond, laissant plusieurs bouts de papier pliés sur la table. Du coin de l'œil, Aidan voit qu'ils sont alignés. Comme au ralenti, un doigt tapote chacun d'eux en comptant... « un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit... » Enfin, les papiers sont vivement glissés dans le premier livre d'une pile : *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, de Harper Lee.

La main de cette personne se pose un instant sur la couverture de l'ouvrage. Aidan se rend compte qu'il n'a pas tourné une seule page depuis un moment. Sait-elle qu'il l'observe ? Pourquoi la regarde-t-il, d'ailleurs ? Quelques instants plus tard, la personne vêtue d'un gros pull noir tire les ouvrages vers elle avec une légère plainte. La pile de livres disparaît de son champ de vision. Des pas feutrés sur la moquette usée se dirigent vers l'accueil. Aidan peut revenir à son roman.

Quand il se lève enfin, le jour commence à tomber. La bibliothèque est aussi magique que dans ses souvenirs. Cette splendeur tient du miracle, même s'il n'a jamais cru aux miracles. Le soleil couchant projette de longues ombres sur cette bibliothèque miteuse et la baigne dans une lumière si chaude et ambrée qu'elle semble sculptée dans de l'or. Aidan repousse sa chaise sous la table en la soulevant pour ne pas faire de bruit, bien qu'il n'y ait pratiquement personne à déranger.

Il repère alors un bout de papier à la place voisine. Une vieille grille de mots croisés. Il regarde à gauche, puis à droite, et derrière lui. Nul ne l'observe. Il tend le bras, ramasse le papier et le déplie délicatement de peur de le déchirer. Il pense à cette personne anonyme qui écrivait consciencieusement.

Enfin, le mystère est révélé. L'écriture est nette, ronde, chaleureuse, attrayante.

Si le besoin s'en fait sentir :
Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur
Rebecca
Les Cerfs-volants de Kaboul
L'Histoire de Pi
Orgueil et Préjugés
Les Quatre Filles du docteur March
Beloved
Un garçon convenable

Cette liste ne fait aucun sens pour Aidan. Ce ne sont que des mots. L'espace d'un instant, il songe à l'emporter, mais il se ravise. Ce petit bout de papier plié avec soin est la liste de lecture d'un inconnu. À quoi pourrait-elle lui servir ?

Il la repose donc sur la table et referme son livre en remerciant intérieurement Attica Locke. Il remet le volume à sa place afin que quelqu'un d'autre puisse en profiter. En quittant la bibliothèque, il entend la porte automatique se refermer derrière lui. Le bout de papier est toujours à l'endroit où il l'a laissé. Les livres lus et non lus forment une barrière entre lui et cette liste de lecture. En s'éloignant, il sent la paix et le silence l'abandonner tandis qu'il se dirige vers les lumières et les bruits de cette ville où il habite.

LE TEMPS N'EST RIEN

d'Audrey Niffenegger

Mukesh

2019

B^{IP.} « Salut, Papa, c'est Rohini. Désolée de t'appeler encore, mais tu sais combien je m'inquiète quand tu ne décroches pas ou que tu ne me rappelles pas. Avec Priya, on vient te voir vendredi. Dis-moi si tu veux qu'on t'apporte quelque chose à boire ou à manger. Je doute que tu aies une alimentation très équilibrée, Papa. Il faut manger autre chose que des haricots mungo, tu sais ! N'oublie pas que c'est le jour des poubelles, aujourd'hui. Seulement les poubelles noires. Les vertes, c'est la semaine prochaine. Si tu n'y arrives pas, demande à Param, au numéro 87, d'accord ? Je sais que tu as mal au dos, en ce moment. »

Bip.

« Papa, c'est Deepali. Rohini m'a demandé de te passer un coup de fil parce qu'elle n'a pas de nouvelles de toi. Elle me

charge de te dire que c'est le jour des poubelles, alors n'oublie pas, d'accord ? Pas comme l'autre matin où tu as dû sortir en robe de chambre. Appelle-moi plus tard. Je pars travailler. Les jumeaux t'embrassent aussi. Coucou, Dada ! »

Bip.

« Salut, Papa, c'est Vritti. Tout va bien ? Je voulais prendre de tes nouvelles. Dis-moi si tu as besoin de quelque chose. Je peux passer bientôt. Fais-moi savoir quand tu es disponible. Je vais être occupée ces prochaines semaines, mais on peut s'arranger. »

Chaque mercredi, ou presque, la journée de Mukesh commençait par trois messages vocaux quasi identiques de ses filles à l'heure indue de 8 heures, avant qu'elles ne partent travailler. En général, Mukesh n'était pas encore réveillé.

Tout autre jour de la semaine, il les aurait rappelées pour leur assurer qu'il s'occupait de ses poubelles, même si ce n'était pas le cas, et qu'il n'avait aucune idée de qui était ce Param du numéro 87 alors qu'il le savait très bien. Il aimait les faire marcher un peu.

Ce jour-là, il n'avait pas le temps car il devait faire ses courses. Naina faisait les courses le mercredi. Il aurait été mal de changer cette habitude. D'abord, il inspecta le réfrigérateur et les placards, aussi désordonnés que du temps de Naina. Naturellement, il manquait de gombos et de haricots mungo. Il adorait les haricots mungo, quoi qu'en pense Rohini. Quand Naina était en vie, il ne cuisinait guère, sauf les derniers mois. Cependant, il connaissait quelques recettes et se débrouillait. À quoi bon avoir une « alimentation équilibrée » à son âge ?

Dès qu'il quitta sa maison en claquant la porte derrière lui, la chaleur estivale l'enveloppa. Il s'était *encore* trop habillé alors qu'il souffrait de la chaleur. Certains des autres « anciens » du

*mandir** se moquaient de lui quand ils avaient froid, car Mukesh avait toujours trop chaud. Lorsqu'il s'inquiétait d'avoir des auréoles de transpiration sous les aisselles, les autres lui disaient :

— Mukesh, pourquoi t'en soucies-tu ? On est vieux. On s'en moque.

Mukesh ne voulait pas être vieux. S'il cessait de se soucier des auréoles sous ses bras ou des renvois digestifs en public, il risquerait de négliger des choses plus importantes.

Il ajusta sa sempiternelle casquette pour se protéger les yeux du soleil. Cela faisait cinquante ans qu'il la possédait. Elle commençait à être usée jusqu'à la trame, mais il l'adorait. Elle avait duré plus longtemps que sa vie de couple et il aurait l'impression de perdre une partie de lui-même s'il l'égarait.

Chaque semaine, la pente menant de chez lui à la grande rue était un peu plus difficile à gravir, son souffle un peu plus court. Un jour, il devrait se résoudre à utiliser un des transports mis à la disposition des personnes à mobilité réduite et renoncer à ces cinq minutes de marche. Arrivé au sommet, il tourna à gauche et s'appuya sur une borne le temps de reprendre son souffle. Il remonta son cabas en toile sur son épaule et se remit en marche vers son épicerie habituelle, sur Ealing Road.

Le mercredi, cette route était un peu plus calme. C'était pourquoi Naina faisait ses courses ce jour-là. Elle affirmait qu'elle risquait moins de croiser une connaissance, ce qui transformait une sortie de dix minutes en une heure de bavardage.

Quelques clients entraient et sortaient des boutiques exposant des mannequins parés de tissus chatoyants et de bijoux, mais la majorité des passants fréquentaient les étals de fruits et légumes ou traînaient aux abords de la grande mosquée de Wembley.

* Temple hindou. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Mukesh fit un signe de la main à son voisin Naseem et sa fille Noor qui, assis sur un mur, partageaient un paquet de chips de manioc. Ils ne s'étaient pas parlé plus de quelques minutes depuis le décès de Naina. Et pourtant, chaque fois qu'il voyait Naseem et Noor, il passait une meilleure journée.

Mukesh atteignit enfin son magasin préféré qui regorgeait de produits frais et parfumés exposés à l'ombre d'un auvent. Face à ce monde, ces poussettes, ces enfants, Mukesh sentit monter une légère panique. Nikhil se tenait sur le seuil comme s'il guettait son arrivée.

— Salut, Mukesh !

Âgé de trente ans, Nikhil était le fils d'un homme du *mandir*. Il aurait dû l'appeler « oncle », par respect. Mukesh ne s'en offusqua pas. Ce jeune homme avait encore ses cheveux, toutes ses dents et était loin d'afficher la bedaine dont Mukesh était affligé depuis dix ans, à force de se nourrir de riz, de haricots mungo et de *kadhi*, un plat en sauce. Il aimait se considérer comme un ami de Nikhil.

— *Kemcho*^{*}, Nikhil, répondit-il. Donne-moi donc des haricots mungo et des gombos, s'il te plaît.

— Je me demande ce que tu vas manger, aujourd'hui, Mukesh !

— D'après toi ?

— Je plaisantais. Les haricots mungo et les gombos ne vont même pas ensemble. Change un peu, pour une fois !

Nikhil fit mine de lever les yeux au ciel en affichant un large sourire.

— Jeune homme, je me plaindrai à ta mère de ton insolence.

* « Comment vas-tu ? »

Mukesh n'imposerait jamais le respect dont jouissait Naina. Au sein du couple, c'était elle la figure publique. Elle dirigeait les réunions appelées *satsang*, le samedi, au temple, ainsi que les *bhajans*, les chants hindous. Elle était respectée.

Mukesh regarda Nikhil se frayer un chemin parmi la foule. Il lui remit un sac plein de gombos et de haricots mungo, ainsi que d'autres légumes en prime. Mukesh le remercia. Dans la rue, il fut assailli par les coups de Klaxon et les musiques assourdissantes jaillissant par les vitres baissées.

En haut de sa rue, il hâta le pas, toutes proportions gardées, dans la descente. De retour chez lui, il gagna sa cuisine pour déballer ses achats : épinards, coriandre et quelques petits pains. Enfin, il s'installa devant la télévision.

En général, le mercredi, il s'asseyait dans son fauteuil, les pieds en l'air, pour boire une tasse de thé aux épices sucré à la perfection, comme Naina le lui préparait. Il utilisait désormais des sachets instantanés de chaï et mettait Zee TV, une chaîne indienne, ou le journal télévisé, sans regarder le fauteuil vide de Naina. Le bruit, les rires, les conversations sérieuses, les affaires mondiales étaient préférables au silence assourdissant qui l'accueillait à son retour à la maison depuis deux ans.

Après la mort de Naina, il avait été incapable de dormir dans son lit pendant des mois parce qu'il avait l'impression d'être chez quelqu'un d'autre.

— Papa, prends ton temps, lui disait Rohini.

Vritti lui avait installé un lit au salon.

— Il ne peut pas dormir ici pour toujours. Il va se faire mal au dos, avait murmuré Deepali à ses sœurs, le premier soir.

Cette inversion des rôles lui faisait honte. Comment être à nouveau lui-même sans son âme sœur ?

— Il s'en remettra. Il fait son deuil. Je n'arrive pas à entrer dans la chambre, mais il va falloir enlever les affaires de Maman. Elle était tellement désordonnée ! avait chuchoté Rohini.

Allongé sur le canapé du salon, Mukesh avait fermé les yeux pour essayer de ne plus entendre leurs rires. Des rires doux et réconfortants. C'était lui, le père. C'était à lui de s'occuper de ses filles. Or il en était incapable. Il ne savait pas comment s'y prendre sans Naina.

Une année s'était écoulée et Mukesh Patel traversait cette période solitaire et silencieuse pendant laquelle tout le monde avait avancé sauf lui. Rohini, Deepali et Vritti avaient insisté pour enlever les affaires de Naina.

— Papa, tu ne peux pas repousser plus longtemps l'échéance. Il est temps de continuer ta vie.

Elles se mirent donc à trier les vestiges du désordre organisé de Naina. Deepali, qui souffrait comme par hasard d'une allergie à la poussière, avait préféré préparer le déjeuner. Durant cette journée, la maison avait été pleine de vie à nouveau...

En écoutant Deepali s'affairer dans la cuisine, Mukesh se tenait sur le seuil de la chambre à observer Vritti et Rohini à leur insu, silencieux et invisible sous son propre toit, un fantôme de lui-même.

Rohini prit les choses en main et cria à Vritti de sortir ce qu'il y avait sous le lit tandis qu'elle s'agitait : elle remit un peigne dans une boîte à chaussures, au-dessus de l'armoire, elle plia des châles avant de les placer dans une grande valise à roulettes. Il y avait tant de bracelets ! Agenouillée par terre, Vritti passa une main sous le lit.

Soudain, un tintement métallique se fit entendre.

— Oh, non ! Qu'est-ce que tu as fait ? geignit Rohini.

Vritti révéla un pot de yaourt désormais à moitié vide contenant des boucles d'oreilles dépareillées. Elles dénichèrent une boîte à chaussures pleine de photos qui les occupaient pendant des heures quand elles étaient petites. Assises sur les genoux de leurs parents, elles posaient mille questions sur les tissus imprimés et les pantalons à pattes d'éléphant aux couleurs criardes en vogue à l'époque.

Vinrent ensuite une série de boîtes en plastique vides et, enfin, un livre de bibliothèque couvert de poussière. Vritti le garda un moment entre les mains, ce qui incita Rohini à s'agenouiller près d'elle.

— Papa ! lancèrent-elles en chœur, ignorant qu'il était tout près d'elles.

Rohini surgit à son tour dans la chambre.

— Le livre de Maman... enfin, un livre de la bibliothèque, dit Rohini. Je croyais les avoir tous rendus. Celui-ci a dû m'échapper.

Mukesh s'avança, incrédule, comme si ce livre poussiéreux et sale était un mirage. Face aux autres vestiges de la vie de sa femme, il n'avait presque rien ressenti. Mais là, il avait l'impression troublante que Naina était présente avec eux. En cet instant, avec ses trois filles et un des romans préférés de Naina, il se sentit un peu moins seul.

Elle gardait toujours une grosse pile de livres sur sa table de chevet. Lors de sa dernière année, ils lui avaient tenu compagnie. Elle ne cessait de relire ses favoris. Mukesh regrettait à présent de ne pas lui avoir demandé de quoi ils parlaient et pourquoi elle les appréciait tant, pourquoi ce besoin de les relire inlassablement. Si seulement il les avait lus avec elle !

Et voilà qu'il ne restait que cet unique livre de la bibliothèque, *Le temps n'est rien*.

Ce soir-là, dans une chambre vidée du fatras de sa femme, Mukesh ouvrit le livre avec l'impression d'être un intrus. Naina n'aurait peut-être pas voulu qu'il le lise. Il se força à parcourir une page, mais dut vite s'arrêter car les mots ne faisaient aucun sens dans sa tête. Il essayait de transformer les lettres noires et les pages jaunies en une lettre que Naina lui aurait adressée. Or c'était impossible.

Le lendemain soir, il fit une nouvelle tentative. Il alluma la lampe de Naina et reprit à la page un. Il feuilleta l'ouvrage en s'efforçant d'être doux, de ne pas laisser de trace de son passage. Il chercha une marque sur le papier, une tache de thé, une larme, un cil, n'importe quoi. Un jour, il faudrait qu'il le rapporte à la bibliothèque. C'est ce que Naina aurait voulu. Hélas, il ne se sentait pas le courage de le laisser partir, pas encore. C'était sa dernière chance de ramener Naina.

Il procéda page par page, chapitre par chapitre. Il rencontra Henry, un personnage capable de voyager dans le temps, d'être une version passée ou future de lui-même. C'était ainsi qu'il faisait la connaissance de Clare. Il voyageait dans le temps pour la rencontrer toute jeune et revenait encore et encore au fil des années. Clare ne pouvait que l'aimer car elle n'avait connu que lui.

Mukesh commença à voir ces personnages non pas comme Henry et Clare, mais comme l'amour lui-même, cet amour qui semble prédestiné, auquel on ne peut échapper. Celui qu'il partageait avec Naina. Finalement, Henry se projetait dans l'avenir et découvrait qu'il allait mourir. Il annonçait à Clare qu'il savait quand surviendrait sa mort et qu'ils seraient alors séparés à jamais.

Pendant qu'il lisait l'histoire tragique de Clare et Henry, le téléphone sonna. C'était Deepali. Incapable de lui parler, il ne put que sangloter.

— Je savais qu'elle allait mourir, ma chérie, lui dit-il en retrouvant enfin l'usage de la parole. Tout comme Clare savait qu'Henry allait mourir dans ce livre. Ils ont pu compter leurs derniers jours ensemble. Moi aussi, j'ai eu cet avertissement. En ai-je fait assez ? Lui ai-je donné une fin de vie heureuse ?

— Papa, qu'est-ce que tu racontes ?

— Je parle du livre de ta Maman, *Le temps n'est rien*.

— Et alors ? fit-elle d'une voix douce teintée de pitié.

— Henry et Clare... tu sais... ils s'aimaient depuis leur jeunesse, comme Maman et moi. Et ils savaient quand Henry allait mourir. Ils ont mené la meilleure vie possible, profité au mieux de chaque instant. Je ne sais pas si j'en ai fait autant.

— Papa, Maman t'aimait et elle savait que tu l'aimais. C'était suffisant. Allez, Papa, il est tard. Il faut dormir, maintenant, d'accord ? Ne te fais pas de souci pour ça. Tu lui as donné une belle vie.

Naina était morte. Ce livre semblait être une petite porte donnant sur son âme, sur leur amour, leur vie commune. Un cliché des premiers jours de leur vie conjugale, alors qu'ils n'étaient encore que des étrangers l'un pour l'autre ou presque. Naina faisait tout, la cuisine, le ménage. Elle riait, elle pleurait, elle courait, elle réparait et, à la fin de sa journée, elle lisait. Elle s'installait dans le lit comme si elle venait de passer une journée relaxante et elle lisait. Dès leurs premières semaines ensemble, il avait su qu'il l'aimerait à jamais.

Je serai toujours avec toi, Mukesh.

Il entendait ses mots, sa voix. Cette histoire la lui avait ramenée, ne serait-ce qu'un instant.

En saisissant sa télécommande, Mukesh posa la main sur le livre. Sur la table basse, *Le temps n'est rien* le regardait. « Le